ATHABASKA

Lettre du R. P. Habay à Mgr Grouard.

Mission Saint-Henri (Fort-Vermillon),
le 20 août 1906.

MONSEIGNEUR,

C'est pour répondre à votre désir que je viens aujourd'hui vous donner un petit compte rendu de mon dernier voyage pour visiter la partie des Cris située à la Pointe Carcajou. Vous connaissez les débuts du voyage; devant vous rendre à Rome pour le Chapitre général de notre Congrégation, il vous fallait nécessairement passer par la Mission que j'ai le bonheur de desservir; mais, comme elle n'est pas ma résidence habituelle, je pris occasion de votre passage ici pour m'y rendre et vous y accompagner. Notre départ du Vermillon fut fixé au 25 juillet; le matin de bonne heure on se rendait à bord du « Peace-River », le bateau de la Compagnie, qui parcourt trois ou quatre fois chaque été la rivière dont il porte le nom. C'était la dernière journée que je passais avec vous, car le lendemain matin on arrivait à la Pointe Carcajou, lieu du rendez-vous que j'avais fixé aux gens pour donner la mission. Le déchargement du bateau occasionne en cette place un arrêt de deux à trois heures, juste le temps qu'il vous faut pour aller visiter cette portion de votre troupeau, trop souvent privée de la présence de son premier pasteur. Votre bénédiction et votre parole vont les réconforter, leur mettre un peu de courage au cœur. Puis on vint vous apprendre qu'il y avait une petite malade qui réclamait votre présence auprès d'elle — raison de plus pour visiter ces pauvres gens.

Vous rappelez-vous encore, Monseigneur, cette maison située sur le bord de la rivière : c'est la demeure de la malade ; vous l'avez vue cette enfant, âgée d'une douzaine d'années, couchée sur une modeste paillasse. La veille encore, quoique déjà atteinte par la maladie, elle rôdait pourtant aux alentours de la maison ; mais aujourd'hui elle se trouve sans mouvement, étendue sur son grabat ; et non seulement ses jambes lui refusent de marcher, mais même sa main inerte ne lui permet pas de faire le signe de la croix. C'était la seule chose qu'elle connaissait en fait de religion. Sans doute elle va mourir : telle elle la pensée de tous ceux qui l'entourent, et alors, Monseigneur, de vos lèvres tombent des paroles consolantes pour cette pauvre enfant, vous lui faites faire le sacrifice de sa vie. Sans doute elle voudrait bien rester encore sur cette terre, à côté de sa bonne mère qui prend soin d'elle ; ses larmes nous le font comprendre, mais la pensée du ciel fortifie son cœur. Là elle verra son Dieu, et retrouvera aussi ses frères et sœurs qu'elle a déjà perdus : voilà son bonheur. Avant de la quitter vous lui donnez une dernière fois votre bénédiction, et, au sortir de la maison, vous allez vers le bateau ; c'est l'heure du départ, on se dit au revoir. Pour moi je retourne vers la malade pour la confesser et lui donner les derniers sacrements. La pensée me vint de lui donner le saint viatique ; il est vrai qu'elle n'avait pas encore fait sa première communion, de plus son ignorance de la religion y mettait obstacle. Mais, voyant ses bonnes dispositions, et constatant qu'elle avait encore toute sa présence d'esprit, je lui parlai de la sainte Eucharistie. La pauvre enfant se rappelait même avoir vu sa mère communier lorsque le missionnaire venait donner la mission. Je lui expliquai donc suffisamment ce que c'est que la sainte communion ; à plusieurs reprises je revins vers elle pour le lui dire ; enfin, dans la soirée, dans mon dernier entretien, je lui dis :

— As-tu un vrai désir de communier ?

— Oui.

— Serais-tu contente de posséder Jésus dans ton cœur?

— Oui.

— Eh bien! pour t'aider à faire la route qui mène au ciel, demain Jésus viendra dans ton cœur. Penses-y bien, demain matin je t'apporterai Jésus.

Le lendemain je célébrais la messe dans la maison de la malade; puis, après avoir communié moi-même, j'apportai à l'enfant le Pain descendu du ciel qui devait la fortifier, en augmentant la grâce dans son âme. Pauvre enfant! comme elle était heureuse! elle savait bien que c'était Jésus qui était venu dans son cœur. Avec elle je fis l'action de grâces, puis je lui donnai une dernière fois ma bénédiction avant de la quitter.

Ce jour-là, en effet, je devais partir pour la « prairie » distante de la rivière d'environ 40 à 45 milles. Là se trouvait encore une portion des Cris confiés à ma garde. On peut faire le trajet dans l'espace d'une journée, surtout à cette époque de l'année où les jours sont longs. Mais les gens dont je réclamais les services et à qui j'avais confié mes bagages ne se pressèrent pas le long de la route. Je comptais bien cependant arriver pour le dimanche suivant, mais je fus déçu dans mon espérance. Le samedi soir, la la pluie survint et nous força de camper avant d'avoir pu arriver à la prairie. Voilà donc mon dimanche manqué, et mes gens, qui voient si rarement le prêtre, n'auront pas même la messe ce jour-là. Le lendemain, à quatre heures du matin, je tentais un dernier effort. La petite chapelle paquetée sur mon dos, je prenais le chemin de la forêt afin d'arriver à temps pour l'heure de la messe. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, quelques instants après, que je m'étais trompé de chemin! Je revins donc au campement où mes compagnons dormaient encore. Dans l'impossibilité où je me trouvais de pouvoir me rendre pour la messe auprès de mes chrétiens, je pris une autre décision : célébrer ici la messe, puis me rendre à « la prairie » pour y

passer le reste du dimanche. Mais me voilà en face d'une nouvelle difficulté : point de tente pour célébrer le saint sacrifice. Que faire en pareille circonstance? Une idée me vint : j'avais à ma disposition quatre grandes toiles servant à protéger le « butin » contre la pluie. J'en fis une tente de forme carrée, qui n'est pas en usage dans le pays, mais je la considérais comme suffisante pour pouvoir y célébrer la messe. Malheureusement, aussitôt élevée, cette tente fut le refuge des maringouins qui faillirent me dévorer durant la célébration de la messe. Ces milliers d'insectes ne m'empêchèrent pas cependant de satisfaire au précepte du dimanche et de faire mes dévotions. Mes compagnons de voyage, qui étaient tous les deux protestants, se réveillèrent vers la fin de la messe; dans la suite je leur fis part de l'embarras où je m'étais trouvé à mon lever, voulant me rendre de bon matin à la prairie. D'un geste ils m'indiquèrent alors le bon chemin qu'ils avaient laissé la veille pour venir camper dans une petite prairie. Sans crainte de m'égarer, j'allai plein de confiance sur ce nouveau chemin, le seul qui mène à la prairie, et trois heures après j'arrivai au campement. Dans la soirée tous les gens se réunirent pour la prière, et, pour les dédommager de mon retard au milieu d'eux, je restai dans cette place jusqu'au dimanche suivant pour les instruire, pour faire plusieurs baptêmes et pour visiter d'autres familles qui avaient levé le camp quelques jours avant mon arrivée.

De là, j'ai eu l'occasion de parcourir ce pays que je ne connaissais pas encore. Que de prairies propres à la culture, et qui probablement seront prises plus tard par les settlers! Ce serait bon que la mission eût sa place fixe dès maintenant; la Compagnie et les Traiteurs y ont bâti leurs magasins, et c'est là le rendez-vous d'une partie des Cris et des Castors.

Le 6 du mois d'août je me trouvais de retour à la Pointe Carcajou. L'enfant malade que j'avais laissée se trouvait un peu mieux, mais pas hors de danger. Tous cependant

avaient confiance, et attribuaient ce commencement de guérison aux sacrements que l'enfant avait reçus. Je restai au milieu de ces gens la semaine entière, leur prodiguant les soins de mon ministère, et lorsque le dimanche vint, je célébrai la sainte messe dans une des tentes. Combien je serais plus heureux d'avoir une petite chapelle! c'est aussi le désir de ces pauvres gens qui réclament à grands cris la maison de la prière. Je souhaite, Monseigneur, qu'à l'occasion de ce voyage dans les vieux pays, vous puissiez trouver quelques ressources qui vous permettront d'élever une maison-chapelle dans cette place que je visite plusieurs fois chaque année.

Daignez, je vous prie, Monseigneur, me bénir, etc., etc.

JOSEPH HABAY, *pr. O. M. I.*

MACKENSIE

Extrait de la lettre d'un Missionnaire du Mackensie à un ancien condisciple de Liège.

MON CHER PÈRE,

Le moment où nos sauvages sont réunis à la Mission n'est guère favorable pour vous écrire longuement. Il me tardait, toutefois, de vous donner signe de vie dans l'espérance que votre lettre, croisant la mienne, m'apporterait des nouvelles des vieux pays dont je suis privé depuis bientôt un an. Ce n'est pas ma faute, je vous l'assure. Mon imagination traverse l'Océan, au besoin plusieurs fois le jour, s'en va à Liège, au Scolasticat, où je me vois entouré... de fumée et d'usines. Mais le mirage dure peu,